

A sa manière, la littérature éclaire les manifestations qui secouent la Turquie depuis un mois. En témoignent trois parutions récentes qui disent la violence de l'Histoire et le désir de changement

# Tourbillons turcs

CATHERINE SIMON

Ils étouffent. Ils prennent cela pour de l'ennui. Ils monologuent à l'infini, veulent s'échapper. La faute à la société, à ses dirigeants ? Ou à eux-mêmes ? Tempêtes sous les crânes. Ainsi bouillonnent les années 1990, en Turquie : qu'elles soient racontées dans *Un été*, sixième et ambitieux roman de Tuna Kiremitçi (le deuxième traduit en français), ou dans *La Maison du Bosphore*, mémoires romancées d'une Turquie militante, signées par la sociologue (et ancienne détenue) Pinar Selek, on retrouve partout, dans chaque personnage, cet irrépressible besoin de partir, de ne pas obéir, de faire tomber les murs. Faut-il y voir une prémonition ? Comme un parfum d'avant Taksim – du nom de la place, au centre d'Istanbul, d'où l'actuelle révolte antigouvernementale a jailli, fin mai ? Hypothèse séduisante.

*Un été*, dont la traduction française vient de paraître, a été édité en 2005 à Istanbul. Quant à *La Maison du Bosphore*, dont l'auteur s'est exilé en France, il a été publié en 2011, dans sa version turque originale, bien avant le soulèvement soubouliote. Le premier est une méditation, souvent drôle et déconcertante, sur l'incommunicabilité – entre époux, entre une fille et son père, entre générations. Les héros de ces deux romans sont turcs, mais ils pourraient aussi bien être libanais, bosniens ou sud-africains, c'est-à-dire natifs de pays à l'histoire lourde de mille violences récentes. Chacun des trois personnages principaux d'*Un été* avance en soli-

**A ce sentiment de mal-être, à ce désir de partir, se mêle, paradoxalement, une envie lancinante de stabilité**

taire, traquant ses propres démons et osant parfois, finalement, assumer sa vulnérabilité et, par là même, sa faculté d'aimer. Plaidoyer pour l'individu, ce beau roman, empreint d'ironie et d'autodérision, finit bien – en tout cas pas si mal.

Un happy end doux-amer clôt également *La Maison du Bosphore*. D'une écriture retenue, cette longue saga à plusieurs voix balaie l'histoire turque, des années 1980 (dernier coup d'Etat) jusqu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Une histoire jalonnée de tueries, de pogroms, d'arrestations massives, que *La Maison du Bosphore* évoque en filigrane. Entre le père, Djemal, qui a connu la prison, et sa fille Elif, qui découvre la clandestinité et l'exil, un fil – ténu – réussit à se tisser. Ici et là, d'un siècle à l'autre, le passage du flambeau a eu lieu.

Sombres souvent, cinglants parfois, ces deux romans, au style très différent, n'ont pas seulement en commun de s'achever sur une note (presque) optimiste. Dans *Un été* comme dans *La Maison du Bosphore*, les personnages ont la bougeotte : un pied en Turquie, un pied en France ou en Allemagne. Réfugié politique, étudiant boursier, artiste nomade, le lecteur est entraîné de Berlin à La Rochelle, en passant par Paris – avec retour final en Turquie. Peu importe la cause du départ, l'important réside dans cette noria incessante, ces valises toujours prêtes. Dans la tête, du moins. Car, à ce sentiment de mal-être, à ce désir de partir – propre aux pays d'émigration –, se mêle, paradoxalement, une envie lancinante de stabilité, d'enracinement, d'immobilité. Entre les deux, le cœur balance, « comme un berceau où dormaient enlacés ces deux désirs, de révolution et d'éternité », résume Leyla, surprenante héroïne d'*Un été*.

Voyageur minuscule et immense écrivain, le nouvelliste Sait Faik Abasiyanik (1906-1954) est, lui aussi, incapable de rester en place. « (...) Je tourne et retourne dans Istanbul comme une louche dans un chaudron », se moque-t-il dans « Cardage », l'une des vingt-deux nouvelles rassemblées sous le titre *Le Café du coin*. C'est en lisant ce recueil, paru en Turquie en 1950, qu'on réalise que non, tout compte fait, ce quidam « intranquille » – selon le mot fameux de Pessoa, cité par l'éditrice Elif Deniz dans la postface –, ce flâneur indocile, qui va et vient sans cesse, n'a rien d'une figure récente ou prémonitrice. Ce besoin de bouger, de passer les frontières, est une vieille histoire ; aussi vieille, certainement, que celle

de la littérature turque, dont Sait Faik Abasiyanik fut, « authentiquement, le premier moderne en soi », comme l'assure l'écrivain Enis Batur dans la préface au recueil.

Les nouvelles du *Café du coin*, à des années-lumière du récit à intrigue, ressemblent à des esquisses, à des tableaux achevés : on y croise une pauvre grand-mère qui vend des lapins en pleine rue dans l'espoir de s'acheter un billet de bateau pour Izmir ; un marchand de marrons malchanceux ; des pêcheurs d'écrevisses ou de *sinagrit* (« dentu » en français), un jardinier borgne... Souvent, il ne se passe rien. Il n'y a pas de message. Sait Faik Abasiyanik écrit comme s'il portait, au front, une caméra qu'il aurait oublié

d'éteindre. S'attachant, ajoute Enis Batur, à « épurer » ses textes « de tout enjolivement », Sait Faik Abasiyanik, par sa sobriété et son sens de l'absurde, a bouleversé la prose, jetant aux orties la rhétorique et le « réalisme social » cher au grand écrivain Nazim Hikmet (1902-1963).

Le désir de bouger (les lignes, les dogmes, les frontières...) s'appuie, dans ces trois livres, sur une vision a-religieuse de la Turquie – ou, plutôt, d'Istanbul. Non pas que le chant du muezzin soit absent, ou le voile, parfois, pour les femmes. Mais rien de tout cela ne pèse. Tradition séculière oblige, aucun ayatollah, ou aucune ligue de « protection » salafiste, n'encombre le paysage. On boit, on fume, on s'amoura-



## Extraits

« Elle avait connu la célébrité vingt ans plus tôt pour une seule chanson et, depuis, sa carrière avait connu un long et doux déclin. Elle trouvait Feridun très amusant, elle rajeunissait à ses côtés, disait-elle. Ils vécurent dans sa résidence à deux étages, plantée sur un rocher escarpé que les vagues de la mer Egée battaient jour et nuit – elle la devait à son défunt mari. Ils restèrent ainsi loin des avenues ponctuées de chars, des couvre-feux et des soldats aux visages juvéniles qui, arpentant les trottoirs, se prenaient pour les maîtres du pays (ce en quoi ils n'avaient pas tout à fait tort) C'était leur "second printemps", disaient-ils en rougissant délicieusement. »

UN ÉTÉ, PAGE 226

« Handé aimait le parc de Taksim. Les pelouses, les bancs, les gens, allongés ou assis... Elle regarda les enfants étendus dans l'herbe, au pied d'un mur (...).

Si seulement elle était une sorcière. D'un simple mouvement, elle ferait apparaître un homme ! Pour pouvoir s'allonger dans l'herbe. Et puis pour frapper Suleyman. C'était surtout sa jalousie qu'elle ne supportait pas (...). Il me vend aux hommes, il peut en venir quarante d'affilée. Mais si quelqu'un s'intéresse vraiment à moi, il prend la mouche (...). On peut être une prostituée (...), mais on ne peut pas être l'amie de son maquereau. »

LA MAISON DU BOSPHORE, PAGE 78

« – Dis donc, Muharrem, tu vas faire quoi avec ces crabes ?

– Je vais les vendre, répondit-il. Et si je n'arrive pas à les vendre, je les mangerai. (...)

– Chut, Muharrem, tais-toi ! On ne mange pas ces sales bêtes.

– En hors-d'œuvre avec le raki, patron, il n'y a rien de meilleur !

– C'est vrai, fiston ?

Depuis ce vendredi où il avait descendu un litre de raki en grignotant ces bêtes qui n'étaient autres que des écrevisses, puis s'était endormi dans le cabanon de Muharrem, Hüseyin avait pris l'habitude de se pointer chaque vendredi avec une petite bouteille. »

LE CAFÉ DU COIN, PAGE 137



## Un été

(Yolda üç kişi),  
**de Tuna Kiremitçi**,  
traduit du turc par François Skvor,  
Galaade, 368 p., 22 €.  
Ils sont trois : Yakup, jeune étudiant,  
que les hasards de la vie stambouliote  
amènent, en 1998, à rencontrer Leyla,  
ébranlée par le départ de son époux  
Halil. Le vieux couple s'est forgé dans  
le chaudron des années militantes, à la  
fin des années 1970. Le temps d'un été,  
les masques tombent. Chacun rejoue  
son propre film – celui de la Turquie,  
de ses plaies vives et de son irrépressible  
goût du bonheur.

## La Maison du Bosphore

(Yolgeçen Hani),  
**de Pinar Selek**,  
traduit du turc par Sibel Kerem,  
Liana Levi, 320 p., 21 €.  
La sociologue Pinar Selek signe là son  
premier roman, déroulant, à travers les  
destins croisés de quelques jeunes  
Stambouliotes, l'histoire de sa génération  
– éprise de liberté et durement confron-  
tée aux violences politiques. Le quartier  
de Yedikule, creuset d'une solidarité  
jamais éteinte entre ses habitants, ses  
femmes notamment, est au cœur de ce  
livre, en partie autobiographique.



## Le Café du coin

(Mahalle Kahvesi),  
**de Sait Faik Abasıyanık**,  
traduit du turc par Rosie  
Pinhas-Delpuech, préface d'Enis Batur,  
Bleu autour, 192 p., 17 €.  
Dans ce recueil de nouvelles, paru en  
1950, Sait Faik Abasıyanık se promène  
d'une rive à l'autre : de l'île de Burgaz,  
avec ses pêcheurs et ses petites gens,  
à l'artère de Beyoğlu, au cœur de  
l'Istanbul européenne. Rêveur éveillé,  
il esquisse une scène, un portrait,  
puis nous entraîne, d'une plume fausse-  
ment légère, dans un monde pétillant  
comme un tableau de Dufy.

che – y compris entre femmes, dans *La Maison du Bosphore*. Opium, héroïne, hashich sont évoqués dans *Le Café du coin*. L'essentiel est de ne pas s'en vanter. Quant à l'inévitable raki, il fait partie de la vie

### Ce besoin de bouger, de passer les frontières, est une vieille histoire ; aussi vieille, certainement, que celle de la littérature turque

stambouliote, autant que « la minijupe et le chemisier vert à frous-frous » que porte la Leyla des années 1970, dans *Un été*.

Contrairement à ses jeunes descendants, romanciers et blogueurs d'aujourd'hui, Sait Faik Abasıyanık ne s'intéressait pas à la politique. C'est elle qui l'a pourtant rattrapé, en 1940. L'une de ses nouvelles, *Le Croche-Pied*, valut à l'écrivain d'être traduit devant un tribunal militaire sous l'accusation de « prosélytisme antimilitariste ». Il en fut « abasourdi », relève Elif Deniz. Dans cette nouvelle, l'un des personnages, une femme, fuyant la guerre avec une petite foule d'affamés, fait un croche-pied au soldat qui monte la garde devant un groupe de (riches) pique-niqueurs, afin de voler leurs victuailles. Sait Faik Abasıyanık échappa à la prison, mais il resta profon-

dément marqué par cet épisode et essaya, pour un temps, de se tenir éloigné de la littérature.

Rien de tel chez Tuna Kiremitçi, qui aborde, sans biaiser, les questions que l'histoire et la politique posent forcément à l'écrivain. Comment un romancier peut-il parler de la torture, de la prison ? L'héroïne d'*Un été* a subi tout cela, à l'âge de 20 ans. « Rien de ce que nous avons envie d'écrire aujourd'hui ne sera à la hauteur », constate, en se mettant lui-même en scène dans son roman, l'auteur d'*Un été*. Décrire la pièce où la jeune femme a été enfermée se révèle impossible. « Rien ne nous rachètera », ajoute Kiremitçi, ni nos qualités littéraires ni le fait de vouloir « ex-

aminer l'âme humaine », de « susciter l'empathie ». Dans la pièce en question, il n'y a rien concernant l'âme humaine, rien qui puisse susciter l'empathie, apaiser nos consciences. » Pinar Selek, qui a elle-même subi la torture et l'emprisonnement, n'en souffle mot.

Le fait que les romanciers d'aujourd'hui réussissent, avec talent, à empoigner l'histoire, à mettre en mots les déchirures et les lumières de la Turquie, est un gage d'énergie – et d'espoir. A leurs pairs ou à leurs successeurs, qu'ils soient d'Anatolie ou d'Istanbul, qu'ils aient campé, ou non, sur la place Taksim, d'en apporter confirmation – par leurs romans, leurs poèmes, leurs mille et un écrits. ■

## Les écrivains turcs portent la plume dans la rue

Célébrités internationales, tels le patriarche Yachar Kemal et le Nobel Orhan Pamuk, ou auteurs moins renommés, ils sont nombreux à s'être engagés dans la contestation qui secoue actuellement la Turquie

### REPORTAGE

GUILLAUME PERRIER,  
CORRESPONDANCE D'ISTANBUL

**M**onsieur le Premier Ministre. Je vous en supplie. Abandonnez vos discours colériques. Arrêtez maintenant ! A cause des tweets que j'envoie, je ne peux plus écrire. La nation attend un roman. » Le populaire Ahmet Ümit, dont le nouvel ouvrage, « Assassiner le sultan » (non traduit en français), est dans les meilleures ventes depuis plusieurs mois, n'a pas hésité à interpeller Recep Tayyip Erdogan sur les réseaux sociaux.

Comme beaucoup d'autres écrivains turcs, il est fasciné par ce mouvement de protestation qui a éclaté le 28 mai, et par l'élan créatif qui a réveillé une partie de la jeunesse turque. Le patriarche de la littérature nationale, Yachar Kemal, 89 ans, est venu soutenir les manifestants, dans le parc Gezi, dès les premiers jours de l'occupation. Le Prix Nobel de littérature 2006, Orhan Pamuk, a lui aussi pris sa plume pour dénoncer « la dérive autoritaire » du chef du

gouvernement turc, au pouvoir depuis 2003.

Ahmet Altan ne tarit pas d'éloges sur cette jeunesse urbaine qui a investi la place Taksim : « Ils sont intelligents, créatifs, courageux, non violents. C'est une nouvelle classe. Je les appelle les "fun Turks", glisse-t-il. Ils fuient, vous tournent en ridicule et reviennent. On ne peut pas lutter contre ça. » L'auteur de *Comme une blessure de sabre* (Actes Sud, 2000) a mis en suspens ses projets d'écriture, un nouveau

### « Si seulement les gens du gouvernement pouvaient lire Shakespeare. S'ils avaient lu "Richard III", tout cela ne serait pas arrivé »

roman sur les guerres balkaniques, pour suivre l'actualité, un œil sur sa télévision, un autre sur son compte Twitter. « Je ne vais pas manifester, mon quartier est plein de nationalistes qui me détestent », sourit-il, calé dans son fauteuil, au dernier étage d'un immeuble avec vue sur la mer de Marmara.

Cet intellectuel engagé est l'une des figures de la mouvance « libérale », qui a longtemps soutenu la politique de réforme du Parti de la justice et du développement (AKP), avant de lui tourner le dos et de subir ses foudres. De 2007 à 2012, il fut le rédacteur en chef du journal *Taraf*, qui a contribué à « faire rentrer l'armée dans ses casernes » en révélant plusieurs scandales et complots présumés. « Depuis quatre-vingts ans, la Turquie vivait sous tutelle militaire. Taraf a aidé à déplacer le rocher qui obstruait la rivière de la démocratie. Est-ce que cela a ouvert la voie à Erdogan ? Bien sûr. Lui ne veut pas modifier le système politique, mais en prendre le contrôle. C'est un kémaliste religieux. Mais son pouvoir autoritaire est un petit rocher plus facile à déplacer », veut croire Ahmet Altan. Lui-même a subi les attaques verbales et deux

procès du premier ministre. « J'avais critiqué en 2011 sa décision de faire détruire le Monument de l'amitié (une sculpture monumentale édifée à Kars, près de la frontière avec l'Arménie), rappelle l'écrivain. Il est devenu comme les généraux du coup d'Etat du 28 février 1997, avec la même violence, les mêmes théories conspirationnistes, la même haine de l'opposition, la même arrogance. »

D'autres ont participé plus activement à cette lame de fond contre l'autoritarisme du pouvoir. Comme cet auteur, qui veut rester anonyme et qui, pendant les jours de répression policière, a accueilli des blessés et laissé les clés de son appartement, proche de la place Taksim, aux manifestants. Ou comme la journaliste et essayiste Ece Temelkuran, familière du parc Gezi et prise pour cible par la presse progouvernementale.

« J'étais à Gezi dès le 31 mai, témoigne pour sa part Murathan Mungan, poète, dramaturge et romancier âgé de 58 ans, dont les racines plongent dans la terre de Mardin, dans le sud-est du pays. Dès le premier soir, on voyait des gens irréconciliables planter leur tente côte à côte et veiller ensemble, c'était magique. Gezi était un atelier de travail sur l'empathie. » Murathan Mungan se réjouit d'avoir vu dans cette expérience l'union des moins de 30 ans, nés après le coup d'Etat de 1980, avec leurs aînés « qui avaient perdu tout espoir et dont le visage s'est illuminé ». L'écrivain a vu lui aussi plusieurs de ses pièces censurées par la junte militaire de 1980. « Mon engagement politique est cohérent depuis trente ans et cette expérience m'a rajeuni le sang », raconte-t-il.

Homosexuel revendiqué en butte aux préjugés d'une société conservatrice, il assure s'être mobilisé « par conscience intellectuelle ». La forte présence des femmes et la visibilité des groupes LGBT ou des musulmans anticapitalistes « montre, affirme-t-il, que nous avons besoin d'une Turquie construite sur les différences ». Lorsque les occupants du parc Gezi ont monté une bibliothèque, Murathan Mungan leur a apporté des cartons de livres. « Si seulement les gens du gouvernement pouvaient lire Shakespeare. S'ils avaient lu Richard III, tout cela ne serait pas arrivé. »

La romancière Sema Kaygusuz, elle aussi, s'est mise à fréquenter

assidûment les parcs. Notamment celui d'Abbasaga, dans le quartier de Besiktas où elle vit. Elle ne manque pas un seul de ces forums de « démocratie directe » qui se déroulent chaque soir dans une trentaine de parcs d'Istanbul. « Je suis féministe, environnementaliste, pour les droits des Kurdes... Je me suis toujours sentie seule dans ce pays, mais là, tout le monde est réuni », jubile-t-elle. Elle a manifesté, chaque soir, même au plus fort de la violence policière, lorsque les grenades lacrymogènes volaient au-dessus des têtes. « Pour la liberté et contre le fascisme », lance cette jeune femme souriante à la voix fluette, qui s'était mobilisée ces derniers mois pour défendre le droit à l'avortement, menacé par l'AKP. « Le groupe qui est au pouvoir aujourd'hui nous amène une culture américaine, un "conservatisme WASP". »

Elle vient d'une famille de culture alévie (une branche du chiisme), mais « dans une maison sans religion ». Originaire du Dersim, une région marquée par des massacres d'alévis dans les années 1930, son engagement politique est ancré dans son écriture. Avec l'occupation de Gezi, Sema Kaygusuz, qui enseigne la littérature à l'université Bilgi, dit avoir enfin compris étudiants, qu'elle trouvait jusqu'alors trop passifs. « Ils veulent des choses courtes, directes. Ils n'ont pas ce fardeau de l'histoire et de la mémoire politique. Pour eux, le sarcasme est vital. Leurs références viennent du futur. On voit apparaître une nouvelle culture politique, un nouveau modèle de société. On doit tous apprendre de cette jeunesse. »

De là à transformer cette énergie créatrice en œuvre littéraire ? « Il est encore trop tôt, estime Sema Kaygusuz. On a d'abord des chansons, ensuite on verra des films, puis des poèmes et de la littérature. Il faut plus de recul. » Murathan Mungan n'est pas de cet avis. Il a commencé à imaginer une série d'essais métaphoriques tirés de ses journées et de ses nuits dans le bouillon de Taksim. « Je vais me mettre à écrire et je les publierai peut-être sur Internet. Je veux appeler la série : "La cabine téléphonique". Parce que c'est un objet de la rue et que c'est un moyen de communication de mon âge, un retour ironique à l'heure de Twitter. Et parce qu'on utilise la cabine téléphonique pour brouiller les pistes. » ■



Manifestation à Ankara, le 3 juin.  
UMIT BEKTAS/REUTERS

## En France, un nouvel élan éditorial

ENCORE TROP PEU TRADUITE, la littérature turque se résume souvent, en France, à trois ou quatre noms : celui du poète communiste Nâzım Hikmet (1902-1963), des romanciers Yachar Kemal, Nedim Gürsel, Elif Safak et, surtout, du Prix Nobel de littérature 2006 Orhan Pamuk, auteur, entre autres, de *Neige* (Gallimard, 2005).

Cette distinction a donné un salutaire coup de fouet à la traduction de nouvelles générations d'écrivains ou de classiques méconnus. Tandis que Bleu Autour s'attaque à la publication de l'œuvre de Sait Faik Abasıyanık, Actes Sud met en lumière l'essayiste Ahmet Hamdi Tanpınar (1901-1962), rééditant notamment son *Histoire de la littérature turque du XIX<sup>e</sup> siècle* (2012).

Par ailleurs, à l'initiative et avec le soutien du Centre national du livre, Galaade s'approprie à publier, en août, une anthologie de textes turcs inédits en France : *Sur les rives du soleil* devrait aider à découvrir trois générations d'auteurs, des débuts de la République (1923) jusqu'aux années 2000, en passant par la sombre période du coup d'Etat de septembre 1980.

Les femmes, de la romancière Adalet Agaoglu à ses cadettes Ayfer Tunç, Çiler İlhan ou Menekşe Toprak, ne sont pas oubliées. Cette anthologie « subjective », prévient l'éditeur Emmanuelle Collas, se veut une « invitation au lecteur à se laisser porter dans l'absolue diversité, sur les voies de l'imaginaire ». Dont acte. ■ C. S.